

## L'industrie de la chaussure à Izeaux (Bas-Dauphiné)

Mme Colette Laffond

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Laffond Colette. L'industrie de la chaussure à Izeaux (Bas-Dauphiné). In: Revue de géographie alpine, tome 34, n°1, 1946. pp. 69-85;

doi : <https://doi.org/10.3406/rga.1946.5209>

[https://www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_1946\\_num\\_34\\_1\\_5209](https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1946_num_34_1_5209)

---

Fichier pdf généré le 20/04/2018

# L'INDUSTRIE DE LA CHAUSSURE

## A IZEAUX (Bas Dauphiné)

par Colette LAFFOND

---

Un gros village rural, tel apparaît Izeaux au promeneur qui, traversant la plaine de Bièvre, l'aperçoit accroché aux dernières pentes du plateau de Chambarand. Cette commune, dont le visage est agricole, pratique cependant une industrie originale. Depuis plus d'un siècle elle s'est consacrée à la fabrication de la chaussure. Aujourd'hui ce travail occupe de 350 à 400 personnes, et Izeaux peut produire chaque année plus de 300.000 paires de chaussures. Pour un bourg de 1.500 habitants, ces chiffres sont inattendus, et l'ampleur de cette activité est d'autant plus paradoxale qu'aucune circonstance favorable ne semble l'expliquer.

Comment ce village, à l'écart des grandes voies de communication et où la main-d'œuvre n'est plus en surabondance, a-t-il pu prendre figure de bourg industriel ? Pourquoi Izeaux, loin de toute tannerie et de tout centre de fabrication de chaussures, est-il devenu un village de cordonniers ? Il faut cependant admettre que si cinq grandes usines modernes se sont installées dans ce bourg, c'est qu'elles y ont trouvé quelques conditions avantageuses. Mais seule, l'étude du passé peut nous révéler l'existence d'une main-d'œuvre qualifiée et habile dont l'activité et l'esprit d'entreprise sont à l'origine de l'industrie actuelle.

### L'INDUSTRIE ANCIENNE

#### I. — Les maîtres cordonniers jusque vers 1880.

C'est au début du XIX<sup>e</sup> siècle, semble-t-il, que le village d'Izeaux commence à se spécialiser dans le travail de la chaussure. Il n'est fait aucune allusion à une activité particulière des cordonniers dans les Révisions de feux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; et à cette époque

ce sont les tisserands qui, par leur labeur, mettent un peu d'aisance dans les familles. Mais en 1815, sur une liste de l'Assemblée nationale pour l'arrondissement de Saint-Marcellin comprenant 220 citoyens de la commune d'Izeaux, nous trouvons déjà 19 cordonniers pour un nombre égal de tisserands<sup>1</sup>. Désormais l'avantage sera toujours, et de façon de plus en plus marquée, aux cordonniers. En 1831, la liste de recensement pour la garde nationale signale, sur 342 hommes de garde, 66 cordonniers et 2 corroyeurs, les tisserands n'étant plus qu'au nombre de 34<sup>2</sup>. Dès ce moment Izeaux a décidé de son avenir.

Moins favorisé que le seuil de Rives, le terroir d'Izeaux est peu fertile, et de bonne heure ses habitants cherchent dans la petite industrie à domicile un surcroît de ressources. Il est probable qu'une petite tannerie signalée à Izeaux à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est à l'origine de l'industrie de la chaussure bien que, dès 1801, elle ne soit plus en activité<sup>3</sup>. Mais les cordonniers ne sont pas encore très nombreux lorsque, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se produit un événement décisif. Par suite de l'invention du métier mécanique, le tissage à domicile est en pleine décadence à Izeaux; le propriétaire paysan adopte alors le métier de cordonnier qui, sans lui demander un outillage trop coûteux, lui permet de travailler chez lui, à temps perdu.

Sur cette activité ancienne nous ne possédons guère de renseignements précis. Aucune des statistiques ou enquêtes industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle ne mentionne à Izeaux le travail du cuir. Tout au plus peut-on retenir qu'en 1848, dans le canton de Rives, le nombre des cordonniers s'élevait à 208<sup>4</sup>; ce chiffre, très supérieur à celui des cantons voisins<sup>5</sup>, doit vraisemblablement être attribué à l'existence des ouvriers d'Izeaux.

Ce silence des textes est assez étonnant puisque, dès 1852, la fabrication de la chaussure prend beaucoup d'extension à Izeaux où l'on compte une trentaine de petits patrons donnant du travail à plus de 100 ouvriers<sup>6</sup>. Elle constitue, dès cette époque, une véritable richesse et en 1860 « on fabrique dans ce village, dans les hameaux qui en dépendent et dans quelques communes voisines (surtout dans celle de Saint-Paul-d'Izeaux), des chaussures communes, bottes, souliers, galoches, qui se vendent dans les foires

<sup>1</sup> Archives communales d'Izeaux : « Histoire d'Izeaux », par Adrien France, 1927-28.

<sup>2</sup> Archives communales d'Izeaux : « Histoire d'Izeaux », *id.*

<sup>3</sup> Archives de l'Isère, L 289.

<sup>4</sup> Archives de l'Isère, M 12, art. 16.

<sup>5</sup> 53 cordonniers dans le canton de St-Etienne-de-St-Geoirs.

19 — — de Vinay.

0 — — de Tullins.

<sup>6</sup> Archives communales d'Izeaux : « Histoire d'Izeaux ».

de tout le département, y compris celles de Grenoble, occupent un grand nombre d'ouvriers et produisent un roulement de fonds très considérable. Dans certains moments, les 60 maîtres cordonniers de cette commune, qui emploient tous un grand nombre d'ouvriers, peuvent à peine suffire aux commandes qui leur sont faites et les chaussures fabriquées par eux sont enlevées sur place »<sup>7</sup>. Il n'existe pourtant dans ce village ni tanneries, ni manufactures de quelque importance, et il semble que pendant longtemps les enquêtes régionales n'aient pas considéré comme une industrie l'activité régionale des multiples petits patrons d'Izeaux.

*Le travail.* — Mi-artisan, mi-agriculteur, le maître cordonnier travaille longtemps seul ou avec 2 ou 3 ouvriers; mais il rêve bientôt d'agrandir son atelier. On nous raconte que beaucoup y parviennent en se vendant comme remplaçants pour l'armée : la petite somme qu'ils se procurent ainsi leur permet de s'établir un peu mieux à leur retour. Dès 1870, 7 ou 8 patrons ont chacun 8 à 10 ouvriers, tandis qu'une vingtaine d'ateliers plus petits subsistent encore.

Dès lors, Izeaux devient un centre de fabrication où le travail s'organise en fonction des besoins de l'industrie locale. Une ou deux fois par an, surtout à l'automne, des marchands venant d'Annecy et de Saint-Rambert-d'Albon arrivent avec des charretées de cuirs. Ils s'installent à l'hôtel et les maîtres cordonniers viennent faire leur provision dans une grange où la vente dure deux ou trois jours. En cas de besoin au cours de l'année ils ont recours aux tanneries plus proches de Voiron, Saint-Egrève et Grenoble, car ce n'est que vers 1875 qu'un marchand de cuirs s'installe dans le village. Quant aux autres fournitures (clous, alènes, fils) elles sont également amenées sur place par des marchands de Tullins, Rives et Renage, qui viennent deux fois par mois prendre les commandes de chaque petit patron. Souvent ils ne dérangent même pas le travail du cordonnier; ils examinent ses réserves, connaissent ses besoins et notent ce qu'ils devront apporter quelques semaines plus tard.

Quand arrivent les froids et les longues journées d'inaction forcée pour l'agriculteur, le cordonnier peut se mettre à l'ouvrage. Car, à l'exception de quelques ateliers d'une certaine importance, on travaillait surtout l'hiver à Izeaux, et il en sera ainsi aussi longtemps que se pratiquera le travail à la main à domicile : travail d'artisan, délicat et difficile qui demandait un apprentissage de plus d'un an. A cette époque Izeaux, que n'atteint aucune influence extérieure, ne connaît pas encore l'article de luxe qui fera sa for-

---

<sup>7</sup> A. Macé, Guide itinéraire de St-Rambert-d'Albon à Voiron. Grenoble, 1860, p. 352.

tune trente ans plus tard. On y fabrique seulement des chaussures communes : gros souliers, brodequins et galoches, mais d'une solidité qui leur assure déjà un écoulement facile.

La vente se fait surtout aux foires et marchés de la région, où le maître cordonnier se rend avec son volumineux sac de souliers sur le dos. Et l'on se souvient encore à Izeaux de certains petits patrons qui allaient à pied jusqu'à Grenoble en portant à deux, sur un bâton, les paires de brodequins qu'ils voulaient y vendre. Il arrivait aussi que quelques marchands, attirés déjà par la renommée d'Izeaux, vinssent au printemps pour acheter une partie des chaussures fabriquées pendant l'hiver.

Il est assez difficile d'estimer l'ampleur de ce commerce en raison de l'irrégularité du travail; un bon cordonnier faisait aisément une paire par jour, mais combien de journées entières consacrait-il à la chaussure au cours de l'année ? Pourtant Izeaux devait fabriquer alors de 25 à 30.000 paires par an, et jouissait d'une certaine renommée, du moins si l'on en croit A. Macé nous disant en 1860 que, « au moment où se sont faits les préparatifs de la guerre d'Italie (avril 1859) les cordonniers de cette commune ont reçu la commande de 6.000 paires de souliers pour l'armée piémontaise et une commande au moins égale pour l'armée française »<sup>8</sup>. D'ailleurs on s'éloigne de plus en plus d'Izeaux pour aller vendre jusque dans les départements de Savoie, Haute-Savoie et Loire.

Dès ce moment, l'industrie de la chaussure devient la ressource essentielle de la commune. Le patron a le bénéfice de la vente; quant à l'ouvrier, il touche vers 1870 de 18 sous à 2 francs par paire, ce qui est appréciable si l'on songe qu'il n'en continue pas moins à cultiver sa petite propriété. Les communes voisines, surtout les plus pauvres (Plan et Saint-Paul-d'Izeaux) ne tardent pas à travailler aussi pour les maîtres cordonniers d'Izeaux, mais ce mouvement ne prend une véritable ampleur qu'au moment où l'organisation des grands ateliers va assurer à la fois plus de régularité dans le travail et un meilleur rendement.

## II. — Progrès décisifs : les « Grands Ateliers » jusqu'en 1914.

Pays de cordonniers depuis près d'un siècle, Izeaux possède un noyau d'excellents ouvriers. Mais la multiplicité même des patrons et les moyens assez précaires dont ils disposent entravent les pro-

---

<sup>8</sup> Macé, *id.*, p. 363.

grès de la petite industrie qu'ils pratiquent. Le jour où une direction unique assurera à la fois un meilleur rendement et des débouchés plus vastes, cet artisanat donnera réellement naissance à une industrie prospère. Cette impulsion décisive est l'œuvre de la Maison Chevron fondée en 1876.

a) *Les premiers progrès.* — Au début, le petit atelier Chevron, avec ses 10 ou 12 ouvriers, ne se distingue guère de ceux des nombreux maîtres cordonniers du village. Peu à peu, il s'agrandit et parvient, grâce à une bonne organisation, à diriger et à coordonner une partie de l'activité des habitants d'Izeaux. Une cinquantaine d'ouvriers y sont alors employés : les uns groupés dans un atelier, les autres effectuant leur travail à domicile. Beaucoup de petits cultivateurs sont séduits par cette possibilité de gagner quelque argent sans avoir à se soucier de l'achat des matières premières et de l'écoulement de leur production. Et des villages les plus proches on vient bientôt demander du travail aux ateliers Chevron.

Vers 1880, une seconde fabrique, les « Ateliers Servonnat », s'organise à son tour. Le succès s'affirme, et toutes deux peuvent compter sur une main-d'œuvre abondante. Pourtant le genre de fabrication n'a pas changé : on s'en tient à la chaussure de travail (brodequins et galoches) telle qu'on la fabriquait depuis un siècle. Mais les débouchés ne sont pas toujours assurés et ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard, en introduisant la chaussure d'Izeaux sur le marché de Paris, que la Maison Chevron donnera à l'industrie de la commune l'impulsion qui sera l'origine de son brillant avenir.

b) *Une innovation heureuse : la fabrication de l'article de luxe.* — Les débouchés trouvés à Paris vont, en quelques années, transformer complètement le travail d'Izeaux. Parallèlement, nous y voyons se spécialiser et s'accroître la production.

La fabrication des chaussures communes ne convient pas aux demandes des grands magasins qu'on approvisionne désormais. De Paris on envoie des modèles qu'il s'agit de reproduire ; et les cordonniers se familiarisent peu à peu avec le travail soigné de l'article de luxe qui va faire la renommée de l'industrie d'Izeaux. L'habileté des ouvriers, la conscience qu'ils mettent à leur besogne : toutes ces qualités traditionnelles des petits artisans travaillant pour leur propre compte, sont autant de facteurs favorables à la réussite d'une fabrication qui demande beaucoup de soin. D'autre part, les conditions de production sont des plus avantageuses en raison du bon marché d'une main-d'œuvre que ses occupations agricoles rendent peu exigeante.

Ainsi, alors que les maîtres cordonniers continuent leur travail commun, les « Grands Ateliers » se spécialisent de plus en plus dans la chaussure fine. Leur fabrication est très soignée, et chaque ouvrier inscrit dans les souliers qu'il fait un numéro d'ordre permettant de l'identifier en cas de malfaçon. Abandonnant les gros souliers et les brodequins, les ateliers d'Izeaux continuent néanmoins à se consacrer à la production des chaussures d'hommes (5 % seulement de chaussures pour femmes); mais il s'agit maintenant de bottines de patinage, de chaussures de chasse et de souliers Richelieu en chevreau et vernis pour bals et soirées : modèles dont les vieux cordonniers parlent encore avec admiration !

La qualité du travail assure aux fabricants d'Izeaux des commandes toujours plus considérables et une vente facile. Ainsi, ils peuvent désormais employer toute la main-d'œuvre qui s'offre à eux, sans crainte de la laisser inoccupée. Le nombre des ouvriers s'accroît très rapidement, et vers 1900 l'Atelier Chevron à lui seul occupe environ 150 personnes à Izeaux et plus d'une centaine dans les villages voisins.

Au début, ce sont quelques petits propriétaires qui viennent chercher un peu de travail pour les journées d'hiver. Bientôt leur nombre s'accroît et la Maison Chevron encourage dans chaque commune l'installation des petits ateliers. Le groupement, tout en assurant un meilleur rendement, est intéressant pour l'ouvrier auquel il permet des économies de chauffage et d'éclairage. Conciliant les intérêts de chacun, ces ateliers se multiplient, et vers 1900 ils réunissent la majeure partie des ouvriers cordonniers de chaque village. A cette époque, ceux-ci semblent approximativement pouvoir se répartir ainsi :

Communes	Nombre d'ouvriers (9)
Saint-Paul-d'Izeaux et Girin . . . . .	50
Sillans . . . . .	20
La Forteresse . . . . .	15
Champier . . . . .	15
Beaucroissant . . . . .	15
Châbons . . . . .	10

---

<sup>9</sup> Ces chiffres comprennent les ouvriers travaillant en ateliers et ceux qui travaillent à domicile. Ils ont été évalués d'après les renseignements recueillis à Izeaux et dans les villages mêmes.

Vers le seuil de Rives, riche à la fois d'une agriculture plus prospère et d'une industrie active, la fabrication de la chaussure ne s'étend pas au-delà de Beaucroissant qui se trouve à 4 kilomètres à peine; alors que dans le Plateau de Chambarand, la plaine de Bièvre et les Terres Froides, cette activité rayonne à plus de 25 kilomètres d'Izeaux vers Champier et Châbons.

En raison de son caractère rural et de l'irrégularité de son travail, il est assez difficile d'évaluer exactement l'importance de cette main-d'œuvre. Le dénombrement de la population d'Izeaux en 1911<sup>10</sup> signale 476 personnes travaillant à la fabrication des chaussures. Les nombreux ateliers d'Izeaux devaient donc alors occuper dans la commune et les environs plus de 650 ouvriers dont une centaine de femmes.

Ces quelques chiffres témoignent assez du succès de l'orientation donnée par la Maison Chevron à l'industrie nouvelle. Sa pleine réussite devait naturellement susciter beaucoup d'imitateurs, et pendant une vingtaine d'années les tentatives se succèdent et se multiplient, témoignages d'une prospérité réelle.

c) *La multiplication des « Grands Ateliers »*. — Un petit patron avait réussi à grouper 300 ouvriers; et chacun d'espérer le même succès! La plupart des maîtres cordonniers s'efforcent alors d'agrandir leur entreprise, de s'intéresser à la fabrication de la chaussure de luxe, d'étendre jusqu'aux grandes villes la vente de leur production.

De 1890 à 1914, le nombre et l'importance des ateliers s'accroît sans cesse. Il s'en crée 5 ou 6 occupant de 20 à 50 ouvriers, sans parler d'une série de tentatives qui ne furent pas toujours heureuses. Les capitaux manquent, les commandes vont de préférence aux maisons déjà connues, et l'on nous assure qu'il y avait alors une faillite par mois à Izeaux. Ces paroles ne sont peut-être pas exemptes de toute exagération; elles n'en témoignent pas moins du souvenir qu'a laissé, dans tous les esprits, l'état de déséquilibre provoqué par une prospérité presque trop rapide. L'établissement et la faillite d'un fabricant de chaussures dans le petit village de Saint-Paul-d'Izeaux, isolé de toutes communications et assez peu favorisé par la main-d'œuvre que pouvaient lui fournir ses 300 habitants, est un exemple typique de cette activité quelque peu chimérique.

Après les petits patrons, ce sont les ouvriers qui désirent à leur tour profiter d'un commerce dont ils voudraient avoir les bénéfices. Une Coopérative se crée en 1900, mais ses débuts sont assez modes-

---

<sup>10</sup> Archives communales d'Izeaux.

les et jusqu'en 1914 elle n'occupe qu'une vingtaine d'ouvriers. Si nous l'avons mentionnée, c'est qu'elle confirme la présence, dès cette époque, d'un élément ouvrier dont les occupations ont cessé d'être essentiellement agricoles.

De ces tentatives multiples, de ces réussites totales ou partielles, subsistent cependant 4 des 5 fabriques existant à Izeaux en 1939. Ce sont, en plus de ceux déjà mentionnés, les ateliers Badon et Michal, respectivement fondés en 1901 et 1911, et employant chacun, à cette époque, une cinquantaine d'ouvriers. Tous les autres se révélèrent incapables de concurrencer la Maison Chevron, plus solide et à laquelle sa prospérité et sa bonne organisation assuraient la préférence de la main-d'œuvre. A ces premiers essais remonte aussi l'autonomie de l'activité de Sillans qui, par la similitude de son origine et par sa proximité, peut être rattachée à l'industrie d'Izeaux. La fabrique de chaussures Carrier y est fondée en 1887, utilisant en partie une main-d'œuvre déjà formée par les cordonniers d'Izeaux. Elle prend beaucoup d'extension jusqu'en 1914 et « Le Trappeur »<sup>11</sup> occupe 80 ouvriers et ouvre des ateliers à La Frette, La Forteresse et Montrigaud. Comme dans tous les ateliers d'Izeaux, on y distribue surtout du travail à domicile.

d) *L'organisation du travail.* — Les progrès des « Grands Ateliers » font naître un certain nombre d'activités secondaires; et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le fabricant trouve sur place les matières premières dont il a besoin.

Pour les cuirs, deux corroyeurs s'installent dans le village et ce sont eux qui achètent aux tanneries de Romans, Lyon ou Paris. En même temps cesse le trafic, si vivant au début du siècle, des marchands de fournitures. Il est remplacé par une vaste quincaillerie où les cordonniers peuvent se réapprovisionner en tous articles qui leur sont nécessaires. En 1904, une cartonnerie s'occupe enfin de la fabrication des boîtes d'expédition. Plus encore le travail de l'ouvrier se trouve simplifié grâce aux deux fabriques de tiges<sup>12</sup> qui se montent dans la commune. Elles se spécialisent dans la préparation de la partie supérieure du soulier, et occupent à cet effet une cinquantaine de personnes comprenant surtout des femmes. Ce sont elles qui, après la coupe des différentes parties de la tige, en font l'assemblage par piqûre à la machine. Si les « Grands Ateliers » tendent de plus en plus à avoir leurs coupeurs et leurs piqueuses, ces fabriques de tiges n'en restent pas moins très utiles

<sup>11</sup> Nom de la Maison Carrier.

<sup>12</sup> La fabrication de la chaussure comprend trois opérations : la préparation de la tige ou dessus, de la semelle, et l'assemblage des deux parties.

pour les petits patrons et les cordonniers qui, jusqu'en 1914, continuent à subsister en grand nombre.

Les fabriques de chaussures fournissent à leurs ouvriers les tiges qu'elles ont achetées ou fait faire et le cuir nécessaire aux semelles. Ceux-ci font alors le travail chez eux ou dans les petits ateliers de chaque commune; ils ne le rapportent aux Grands Ateliers d'Izeaux que pour les dernières finitions, le polissage et la mise en boîtes.

Cette main-d'œuvre, chargée de la confection même de la chaussure et qui travaille essentiellement à domicile, reste la plus nombreuse à Izeaux et la seule dans les villages des environs. Elle comprend des agriculteurs, surtout des fils de petits propriétaires qui, selon la saison et le temps dont ils disposent, vont chercher un peu de travail. Ils touchent 3 à 4 francs par paire, mais doivent en déduire environ 30 centimes de frais (soies, alènes, clous, chauffage, éclairage). Le rapport n'en reste pas moins intéressant puisqu'un bon ouvrier cordonnier parvient à faire ses 3 souliers par jour, s'assurant ainsi un salaire moyen de 4 à 6 francs<sup>13</sup>.

Bien que le travail effectué dans ces conditions soit d'un rendement assez irrégulier, Izeaux vers 1900 « produit une moyenne de 150.000 paires de chaussures par an »<sup>14</sup>. Cette production comprend d'ailleurs, à côté de l'article de luxe qui en assure la renommée, une forte proportion de chaussures plus ordinaires<sup>15</sup>.

Pour la majorité des grands ateliers, Paris est le principal centre de vente. Ils y ont un représentant qui, sur place, prend les commandes des grands magasins (Louvre, Belle Jardinière, Bon Marché, Prince Eugène). La Maison Chevron travailla même quelque temps pour Londres, mais ce commerce ne persista guère (3 à 400 paires). La chaussure de luxe se vend aussi à Lyon et à Grenoble, tandis que l'article plus commun alimente encore le petit commerce des foires et marchés de la région.

De 1890 à 1914 le bourg d'Izeaux connaît, grâce à l'extension de sa petite industrie, une véritable aisance due à une activité intense et originale. Dans chaque maison on travaille plus ou moins à la chaussure, et il n'est pas de fenêtre où l'on n'aperçoive alors une piqueuse ou un cordonnier près de son pot de basilic<sup>16</sup>. Aux fins de semaine le village tout entier s'anime; de Saint-Paul, de

<sup>13</sup> Archives de la Maison Chevron : « Industrie d'Izeaux », journal de géographie industrielle et commerciale. Feuilletés détachés sans date, parus entre 1897 et 1900.

<sup>14</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>15</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>16</sup> Le basilic est une petite plante verte qui égayait généralement la maison du cordonnier.

Sillans, de Plan, de Beaucroissant, de tous les bourgs et hameaux travaillant pour Izeaux, les ouvriers cordonniers arrivent en grand nombre. Ils apportent leur travail de la semaine, viennent en chercher d'autre et faire provision des fournitures nécessaires. C'est une après-midi de repos : on fait quelques achats, on retrouve des camarades... Les cafetiers profitent à leur tour des bénéfices du travail des cordonniers, et le retour au village ne se fait souvent qu'assez tard !...

Bourdonnant d'une vie originale basée sur l'agriculture et l'industrie, Izeaux connaît une prospérité à l'abri de toute crise grave. Le caractère rural de la main-d'œuvre lui permet de traverser sans heurt les périodes de chômage, d'ailleurs rares, qui peuvent s'abattre sur son industrie. En associant le travail de l'artisan à celui de l'agriculteur, le paysan d'Izeaux et de ses environs parvient à sortir de la médiocrité à laquelle le condamnait l'exploitation d'un sol assez pauvre. Réciproquement, en constituant une main-d'œuvre relativement peu exigeante, ce paysan contribue à la prospérité de l'industrie qui l'aide à vivre. Ces conditions, qui sont les principales causes de l'activité industrielle d'Izeaux, ont presque totalement disparu aujourd'hui, en même temps que le travail « cousu-main » a fait place à celui, plus rapide mais plus assujettissant, de la machine moderne.

### L'INDUSTRIE MODERNE

A la veille de 1914, le travail commence à se transformer et à faire prévoir la fabrication moderne dont le centre sera l'usine. Dès 1898, l'usine Chevron installe ses premières machines, mais elles n'occupent qu'une douzaine d'ouvriers et leur activité demeure bien inférieure à celle du grand atelier « cousu-main ». Les autres usines actuelles ne furent construites que de 1917 à 1925.

Le caractère même de l'ancien mode de travail explique la lenteur de cette évolution dont le besoin ne se fait pas sentir. La main-d'œuvre qualifiée abonde; elle est relativement bon marché et ne peut s'accommoder que d'un travail à domicile qui n'entrave pas sa liberté. De plus, le marché de la chaussure de luxe préfère la fabrication « cousu-main », lui garantissant un travail à la fois plus soigné et plus solide. Aujourd'hui cependant les méthodes modernes l'ont emporté et 6 usines bien équipées, dont 2 à Sillans, ont remplacé une activité artisanale dont les dernières survivances se font de plus en plus rares.

## I. — Les usines modernes.

Nous avons noté au début de cette étude l'aspect rural du village d'Izeaux. Il s'explique aisément malgré la prospérité toujours croissante de son industrie. En 1936, sur 1.524 habitants 336 personnes seulement sont employées dans les fabriques de chaussures<sup>17</sup>, laissant une large part à l'activité agricole. De plus, les usines par le genre même de leur travail n'ont pas un aspect industriel : la dimension des bâtiments est assez réduite, le trafic des matières premières et des produits fabriqués de peu d'ampleur. Dissimulées au milieu des fermes et des maisons, les usines gardent un aspect coquet qui ne les distingue guère des autres bâtiments du village.

Ces établissements n'en sont pas moins équipés de façon tout à fait moderne avec des machines dont ils ont la propriété ou qu'ils se procurent par contrats avec la compagnie américaine « United Shoe ». Celle-ci prélève une prime à l'installation, puis des redevances à la marche qui est contrôlée par compteurs. Ainsi, la plus grande partie du travail est actuellement faite mécaniquement, et la préparation de la tige, toujours assurée par des coupeurs et des piqueuses, reste seule semblable à ce qu'elle était au début du siècle. Un ou deux ouvriers sont chargés de la marche de chacune des multiples machines qui servent à la fabrication du soulier. Les possibilités de production se trouvent considérablement accrues, tandis que diminuent les effectifs de main-d'œuvre nécessaire.

Actuellement Izeaux et Sillans peuvent produire 400.000 paires de chaussures par an, en occupant près de 550 ouvriers, sur lesquels la proportion de main-d'œuvre féminine atteint la moitié des effectifs dans certaines usines :

COMMUNES	USINES	OUVRIERS
Izeaux	Richard	150
—	Chevron	90 (25 femmes)
—	Michal	60 (30 femmes)
—	Badon	60
—	Douillet (tiges)	6 (4 femmes)
—	Bringuet (tiges)	4 femmes
Sillans	Carrier	150
—	Pakalin	20

<sup>17</sup> Archives communales d'Izeaux. Dénombrement de 1936.

Mais l'emploi généralisé de la machine n'est pas la seule transformation qui, depuis trente ans, ait modifié l'industrie du pays. On y assiste à une spécialisation de plus en plus grande du travail et, dans les usines les plus importantes, à quelques intéressants exemples d'intégration, signe d'une industrialisation de plus en plus poussée.

*La spécialisation.* — La chaussure d'Izeaux conserve aujourd'hui la renommée de qualité qui, depuis 50 ans, lui assure des débouchés faciles. Mais la chaussure fine n'est plus la seule à être livrée au grand commerce. Alors que quelques usines continuent à fabriquer des articles de ville, d'autres se sont spécialisées avec succès dans la production de chaussures de sport et particulièrement de ski.

L'établissement « Le Trappeur » de Sillans a poussé au maximum cette spécialisation. Après avoir longuement étudié les parties déficientes de la chaussure de ski, il s'est consacré à sa fabrication exclusive. Actuellement, cette maison possède plusieurs modèles déposés comprenant surtout des articles de compétition. Son travail très soigné, ses coutures faites à la main, assurent la résistance et le succès de ces chaussures très appréciées des sportifs. Le champion du monde de ski, Emile Allais, s'intéressa à cette fabrication et vint à cet effet faire plusieurs séjours à Sillans. Ces articles sont vendus dans les maisons de sport de toute la France (particulièrement Megève, Chamonix, Grenoble), de Suisse et même d'Amérique. En 1939, de gros marchés étaient passés avec ce dernier pays, portant au loin la renommée de l'industrie d'Izeaux et de Sillans.

A cette production de chaussures de ski, qui atteint 7 à 8.000 paires par mois, s'ajoute la fabrication plus réduite<sup>18</sup> mais non moins intéressante de l'usine Brun-Badon. Depuis 1921, ce fabricant étant parvenu à réaliser à la machine une double couture exécutée à la main en Norvège, a pris un brevet d'invention pour l'article « Phoque ». Il s'est alors spécialisé dans la fabrication de chaussures de marche, de ski et de chasse expédiées dans toute la France.

L'usine Chevron pour sa part fabrique chaque mois près de 4.000 paires de chaussures de ski vendues en Savoie et Haute-Savoie. Le reste de sa production, atteignant le même chiffre, est constitué par des articles de ville que des représentants continuent à écouler vers les grands magasins de Paris ou de province.

Seul l'établissement Michal ne s'intéresse pas à la fabrication des grosses chaussures de marche ou de ski. Produisant près de

---

<sup>18</sup> La production de l'usine Brun-Badon est de 2.000 paires par mois.

4.000 paires par mois, il réserve toute son activité (surtout depuis 1925, date de l'installation de l'usine actuelle) aux articles de ville genre sport pour hommes et femmes. Ces chaussures très soignées et de belle qualité, portant la marque « Emef », sont vendues à Paris, Lyon, Grenoble et même en Algérie, à des marchands de chaussures plutôt qu'à de grands magasins.

Enfin l'usine Richard-Ponvert, la plus importante par son nombre d'ouvriers et par sa production, a une intéressante spécialité de semelles de caoutchouc. Depuis 1922, elle fabrique des semelles « Para-boot » dont elle a l'exclusivité pour la France. Le caoutchouc malaxé avec un produit accélérateur favorisant la vulcanisation est passé au four à 100°; cette opération donne à la semelle une résistance considérable. Cette préparation spéciale, qui exige une installation de broyeurs, presses et fours, assure en partie la prospérité de la maison. La moitié de la fabrication est montée avec ces semelles, et il s'y ajoute une quantité notable de chaussures de caoutchouc et bottes de crêpe... En 1939, la production mensuelle atteint 10.000 paires dont 3.500 en caoutchouc et 6.500 en cuir montées pour la moitié avec semelles « Para-boot ». Paris reste, une fois encore, le débouché essentiel : la moitié de la fabrication y est vendue dans un dépôt et dans quelques grands magasins, tandis que des représentants écoulent le reste vers les grandes villes de province et d'Afrique du Nord.

Intéressante par l'originalité de sa spécialisation, cette usine l'est aussi par l'intégration qu'elle s'efforce de réaliser.

*Matières premières et intégration.* — L'activité actuelle des usines d'Izeaux montre que la prospérité de l'industrie de la chaussure s'est maintenue depuis une quarantaine d'années. La production a au moins doublé, le nombre des ouvriers n'a guère diminué; pourtant la plupart des petites activités gravitant autour de cette industrie ont dû se transformer ou disparaître. C'est que l'usine moderne tend de plus en plus à se procurer directement les matières premières et à fabriquer les accessoires dont elle a besoin.

Le marchand de cuirs a vu le premier diminuer son rôle. Actuellement, tous les fabricants achètent directement aux représentants des tanneries qui viennent surtout des centres les plus proches : Romans, Annonay, Saint-Rambert-d'Albon, Lyon et Chambéry. Chaque année, 120 à 150 tonnes de cuir entrent à Izeaux par camions ou chemin de fer. On doit y ajouter 100 à 120 tonnes de caoutchouc que l'usine Richard-Ponvert achète à des firmes hollandaises ou anglaises, soit à Paris, soit à Marseille. Après l'achat des cuirs, chaque usine confectionne elle-même ses tiges, réduisant de ce fait les débouchés des fabriques, autrefois prospères, qui se spécialisaient dans cette préparation.

Ces tendances nouvelles s'affirment plus encore à l'usine Richard-Ponvert. Celle-ci fabrique elle-même la plupart de ses boîtes et emploie à ce travail plusieurs ouvriers. Bien plus, en 1928, elle a fait l'acquisition d'une papeterie à Fures qui lui permet de produire tous ses papiers d'emballage. A cette usine de Fures a été annexée par la suite une installation très moderne de broyeurs et autoclaves pour le travail du caoutchouc. L'activité de cette annexe, qui a occupé jusqu'à 50 ouvriers, s'est d'ailleurs partiellement réduite depuis 1937 en raison de la crise économique. Néanmoins la Maison Richard-Ponvert n'abandonne pas ses projets d'intégration et, depuis 1940, elle possède des scies et le matériel nécessaire à la fabrication des semelles de bois que les restrictions l'obligent à utiliser.

Avec l'industrialisation des maisons de chaussures, les activités secondaires qui participèrent longtemps à la prospérité du village d'Izeaux ont donc notablement diminué.

## II. — Les activités secondaires.

Parmi les activités nées de l'industrie de la chaussure, la plus prospère est sans aucun doute la cartonnerie Vaufredaz, fondée en 1904 pour couvrir les besoins en boîtes d'emballage des grands ateliers. Elle a conservé la clientèle de la majorité des usines modernes; de plus elle a trouvé des débouchés nouveaux en élargissant sa fabrication. Elle occupe aujourd'hui 16 ouvriers et fabrique des boîtes de tous genres vendues par des représentants dans le Sud, le Sud-Est et le Centre de la France. L'importance prise par cette cartonnerie dont les débuts furent modestes est attestée par la provenance lointaine et variée des cartons et des papiers qu'elle utilise : Kaisersberg (Haut-Rhin), Aubervilliers, l'Etrat (Loire), La Rochette (Savoie) et Lancey. Cette fabrique a ainsi réussi à s'assurer une activité indépendante à laquelle elle doit actuellement la continuité de son essor.

Les fabriques de tiges n'avaient malheureusement pas les mêmes possibilités d'évolution, et devant les progrès de la fabrication moderne elles n'ont pu que restreindre leur activité.

La fabrique de tiges Douillet a connu de 1918 à 1920 une période très florissante. Ses 25 ouvriers faisaient alors chaque jour une centaine de tiges expédiées à des artisans ou à des revendeurs jusqu'en Corse; la maison avait même un dépôt à Lyon. Depuis, la disparition des petits artisans et le travail des usines ont porté un coup mortel à la fabrication des tiges en séries. Le travail ne se fait

plus que sur commande pour des magasins de chaussures orthopédiques, pour des petits cordonniers de Savoie en particulier, et pour quelques habitants d'Izeaux et des environs, anciens ouvriers confectionnant encore leurs chaussures. Très irrégulière, cette production est en moyenne de 400 paires par mois, et n'occupe que 6 ouvriers dont 4 piqueuses. Irrémédiablement frappée par les méthodes de l'industrie moderne, la Maison Douillet a essayé de s'adapter aux besoins nouveaux de cette industrie. A son activité ancienne elle a ajouté la représentation des cuirs et des fournitures accessoires. Elle vend aujourd'hui aux fabriques de chaussures de la région, Izeaux, Sillans, Le Grand-Lemps, des cuirs provenant des tanneries de la Drôme et de l'Ardèche, et des soies, clous et papier-verre fournis par des maisons suisses et allemandes. Ce commerce est rapidement devenu plus lucratif que la fabrication restreinte des tiges.

Il existe enfin à Izeaux un petit atelier où 4 ouvrières piquent de 150 à 200 paires de tiges par semaine pour une usine des Avenières où s'est transporté l'ancien atelier Servonnat. Ainsi ce travail, effectué en partie à domicile, est une survivance d'un passé qui meurt un peu plus chaque jour.

### III. — Les survivances de l'artisanat.

Depuis trente ans l'industrie d'Izeaux a perdu beaucoup de son originalité. Elle revêt de plus en plus un aspect impersonnel, des ouvriers spécialisés remplaçant dans les usines modernes les artisans d'autrefois. On peut même prévoir, à brève échéance, la complète disparition des petites activités qui rappellent encore le travail prospère du début de ce siècle.

Des petits patrons il ne reste qu'un cordonnier-bottier travaillant avec un seul ouvrier. Il fait sur mesure des chaussures pour des clients du pays ou pour d'autres qui ont apprécié, lors d'un passage à Izeaux, la qualité de son travail. Ayant établi une fois pour toutes des « formes » à leur mesure, il chausse pendant des années des personnes de Lyon ou Grenoble venues en vacances dans la région. Il fabrique ainsi en moyenne une dizaine de paires de chaussures par semaine. Lorsque les commandes sont trop nombreuses il fait appel à d'anciens cordonniers qui sont maintenant ouvriers dans une usine, mais qui restent capables de faire chez eux une paire de chaussures.

Les usines modernes elles-mêmes donnent encore un peu de travail à domicile à de vieux ouvriers autrefois employés par leurs ateliers et qui dédaignent les méthodes nouvelles de la fabrication

en série. A Izeaux ou Saint-Paul-d'Izeaux, une trentaine de cordonniers font ainsi des chaussures « cousu-main ». Mais tous sont âgés, et la Maison « Le Trappeur » de Sillans est la seule à former encore aujourd'hui de jeunes ouvriers à ce travail long et délicat qui, à Izeaux même, tombera bientôt dans l'oubli. Pour cette maison il répond à une nécessité de la fabrication, alors que partout ailleurs il n'est que l'utilisation d'une main-d'œuvre qualifiée et relativement bon marché.

De tels exemples sont rares. Dans l'ensemble les conditions de travail des ouvriers se sont totalement transformées. Beaucoup d'anciens cordonniers ont abandonné complètement leur métier, retournant à une vie agricole qu'ils se sont efforcés de rendre plus prospère. Ils continuent seulement pendant les longues veillées d'hiver à faire leurs chaussures et celles de leur famille, quand toutefois les jeunes ne dédaignent pas le travail solide mais un peu rustique de leurs pères !... Cette évolution est surtout marquée dans les petits villages des environs, et à l'exception de Sillans qui est devenu un centre de fabrication, Saint-Paul-d'Izeaux continue seul à participer à l'activité d'Izeaux en lui envoyant quelques ouvriers.

A Izeaux même le règne des cordonniers-agriculteurs s'achève. L'ouvrier, qui doit être présent à l'usine à des heures fixes, ne peut se consacrer en même temps à l'entretien d'une propriété de quelque importance. Il garde généralement un vaste jardin ou un coin de terre pour ses besoins personnels. Mais rares sont aujourd'hui ceux qui possèdent des vaches, à moins qu'il ne s'agisse d'une famille nombreuse dont un fils va demander à l'usine un surplus de ressources. C'est ainsi qu'indirectement l'évolution de l'industrie a provoqué à Izeaux la disparition de la petite propriété telle qu'elle existait il y a cinquante ans.

Enfin beaucoup de petits artisans dont la présence des usines rendait l'activité inutile, sont allés s'installer comme cordonniers dans quelque autre région. Actuellement sur 280 personnes ayant quitté la commune depuis une cinquantaine d'années, 125 sont occupées dans l'industrie de la chaussure et 60 sont artisans-cordonniers. Souvent nous trouvons ces derniers dans des bourgs tels que Vinay, Villard-Bonnot, Lancy, Domène, où ils continuent à tirer parti du métier appris dans leur pays natal.

Ainsi depuis un siècle l'industrie de la chaussure apporte l'aïssance aux habitants d'Izeaux. Bien qu'une évolution assez rapide en ait transformé les caractères initiaux, elle conserve toute sa vitalité. La spécialisation et la qualité du travail continuent à assurer de faciles débouchés, gages de progrès ininterrompus; et

jamais la production n'avait atteint les chiffres de 1925 à 1935<sup>19</sup>. Néanmoins la prospérité générale du groupe n'est pas aussi grande qu'au début du siècle; les environs ont cessé d'en profiter et les salaires, bien que supérieurs, sont moins intéressants puisqu'ils doivent subvenir seuls à l'entretien de l'ouvrier. Née des besoins d'une terre assez pauvre, l'industrie d'Izeaux n'a jamais rendu ce village plus prospère qu'au moment où ses habitants, de leur propre initiative, réalisèrent un sage équilibre entre une vie rurale assez modeste et une industrie complémentaire qui n'entravait pas leur liberté.

---

<sup>19</sup> Depuis cette date l'industrie d'Izeaux souffrait de la crise générale de la chaussure.